

Nousvelles.com

NOUSVELLES
n°16
Novembre 2009



Nouvelles.com est la communauté littéraire des découvreurs de Talent. Communauté littéraire en ligne indépendante, créée par des professionnels passionnés de l'écrit, elle est au service des lecteurs, des auteurs, et des professionnels de l'édition. Elle a pour mission de découvrir, révéler et développer les nouveaux talents littéraires.

INFORMATIONS LÉGALES

© Nouvelles.com Littératures est une revue littéraire proposée par Nouvelles.com, communauté de publication en ligne, éditée par © LCM – ProStories.

LCM – ProStories

Société à responsabilité limitée au capital de 10.000 euros
Siège social : 8 Allée des Chaumières - 95390 SAINT PRIX
RCS Pontoise – Siren 501 005 540 – code APE 6209Z

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Sa copie, par quelque procédé que ce soit, photocopie, bande magnétique, microfilm, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Chaque auteur garantit à l'Éditeur que son texte est le résultat de sa propre création et assure qu'il n'est pas de nature à provoquer des actions pour diffamation, plagiat, atteintes aux mœurs, etc...

Cette revue est imprimée en France par © LCM - ProStories.

Directeur de publication : M. Laurent CHENOT
Président du Comité Editorial : Thomas LABAT

Chers amis,

Sous le signe du conte nous nous plaçons ce mois-ci !

Avec Hervé, et sans doute le meilleur de sa série « pour enfants » : « Gédéon l'éléphant ». Suivra le 'fantastique du quotidien' façon Yves L., dont les habitués du site ont déjà, repéré l'humour et le sens des dialogues. « Brouillard » de Vincent Martorell porte bien son nom : c'est une angoisse sourde qui se referme sur la ville et les personnages, un tour de force.

Puis voilà Alfred Robert, avec un extrait de son travail sur l'amour et la sensualité, dont nous conseillons la lecture en « Poésie » sur le site. Enfin, « Mahaut » dont le style n'a rien à envier à certains accapareurs de têtes de gondole.

Et en plus un extrait du forum, une conversation sur « le Petit Prince » qui montre bien comment nos membres arrivent à conjuguer parfois dans un bel équilibre arguments sérieux et mauvaise foi amicale !

A bientôt pour de nouvelles aventures,

L'équipe de nouvelles.com

SOMMAIRE

A propos de ce recueil	p. 6
Gédéon L'éléphant <i>Hervé</i>	p. 7
Modoku	p.10
Le Stagiaire <i>Yves L</i>	p.11
Solution du Modoku	p.18
Brouillard <i>Vincent Martorell</i>	p.19
L'Amante Découverte <i>Alfred Robert</i>	p.35
FORUM ! <i>Le Petit Prince</i>	p.37
Mahaut <i>Laurence Olsson Moinot</i>	p.43

A PROPOS DE CE RECUEIL

Ce recueil est publié par www.Nouvelles.com.

Il est diffusé en version papier et électronique auprès de l'ensemble de la communauté Nouvelles.com (Plus de 26.000 membres).

Vous pouvez diffuser ce recueil librement.

Pour publier ou pour communiquer dans ces pages, contactez-nous sur 'contact@nouvelles.com'

A bientôt !

L'équipe Nouvelles.com

LE MONDE DE CHRISTOPHE RACONTE A SOPHIE : GEDEON, L'ÉLEPHANT

Hervé

- J'avais à peu près ton âge. Le spectacle du cirque devait commencer à 9h. Dès que les deux aiguilles de la pendule de Papy ont été horizontales, j'étais habillé et prêt à partir.

Le cirque était installé Place de la Cathédrale, à cinq minutes à pied de notre maison. Je marchais très vite en avant de mes parents, au milieu de la foule qui se dirigeait vers la grande tente. Soudain, les gens du groupe de tête ont fait demi-tour en courant et en criant, comme s'ils avaient vu le diable. J'ai été bousculé et me suis étalé par terre, heureusement sans bobo. Je me suis vite relevé et fait comme tout le monde : J'ai couru, puis me suis arrêté ! Mes parents ont demandé pourquoi cette panique, mais personne n'en savait rien. Tout le monde avait l'air idiot.

Arrivés sur la place, nous avons vu la grande tente s'agiter par une tempête. Il n'y avait pourtant pas de vent... Des gens sortaient encore du cirque en courant et en hurlant. Ce coup-ci, un monsieur nous a expliqué pourquoi. Moi je croyais que c'était un tigre du Bengale qui s'était échappé de sa cage, mais ce n'était pas ça.

- C'est quoi un tigre du fringale ?

- Non ; du Bengale. C'est un tigre très méchant qui mange les gens, même s'il n'a pas faim, dans un pays où il y a beaucoup de feux de forêt, des feux de Bengale.

Ce coup-ci, c'était un éléphant qui s'était mis en colère et qui épouvantait les spectateurs. Il secouait le mât principal avec sa trompe, comme si c'était un cocotier. La toile de la tente menaçait de s'effondrer sur les gens déjà assis dans les gradins. Le dompteur a réussi à calmer l'éléphant avec une piqûre. Comme l'animal a la peau dure, il a pris un fusil qui lance des aiguilles. Le spectacle a pu commencer avec une heure de retard. Pour la première fois que j'allais au cirque, j'étais verni.

Le lendemain, j'ai visité le zoo.

- C'est quoi le zozo ?

- C'est le village où vivent tous les animaux du cirque.

Il y avait du monde pour voir Gédéon, l'éléphant vedette qui avait réussi à lui tout seul à semer la panique dans notre ville. Mon Papy m'a dit qu'« elle est au nord d'Aquitaine » et a pourtant vu d'autres vedettes depuis les romains, qui ont planté leurs tentes dans le coin : Henri, ses poules mais pas de pot, Margot et sa case neuve, Louis et son camp de peste... Maintenant le roi, c'est Gédéon !

Tout le monde l'admirait. Il était très calme et mangeait du foin sans appétit. ça devait être fade. A mon avis, il ne devait pas être content de son repas d'hier soir. C'est sans doute pourquoi il s'est mis en colère. Gédéon avait eu envie d'un bon dessert. En secouant le mât, il espérait que des bananes ou des noix de coco tomberaient par terre, comme dans son pays.

Pour l'instant, il buvait de l'eau dans un seau en l'aspirant avec sa trompe.

L'eau avait mauvais goût. Il manquait un peu de lait de coco.

- C'est quoi cette vache ?

- Ce n'est pas le lait d'une vache ! C'est du lait qu'on trouve dans une grosse noix, la noix de coco du cocotier, pleine de poils et aussi grosse que ta balle.

La coquille est dure à casser, mais Gédéon l'écraserait facilement avec son pied .

Comme tout le monde le regardait, il en a eu assez de ces curieux. Il nous a visé en mettant sa trompe bien droite et a soufflé un grand coup.

Nous avons tous été arrosés. J'étais trempé, mais j'ai bien ri.

J'ai dessiné Gédéon en colère, avec sa trompe crachant du feu. Je lui ai ajouté deux ailes pour pouvoir s'envoler. Il avait tant envie de revoir le pays des cocotiers !

Vos commentaires :

Viviane Ouspoutour : ★★☆☆☆

Adorable Hervé. Mais c'était un peu court. Dommage !

R : Remerciements à ma fidèle lectrice, en ces temps de disette. Un texte destiné à être lu par ou à un enfant ne doit pas être trop long. Si vous aimez, n'oubliez pas de lire Plouf, le bébé hérisson (p8 de "du même auteur") et pour adultes, les deux Papillons. Après votre avis pour "Non assistance", pouvez-vous participer sur le forum aux retouches collectives de ce texte, suite à une suggestion de Thomas ? Adishats

Guy le Clerc Johanny : ★★☆☆☆

Tes contes pour enfants sont toujours très rafraîchissants et plus encore celui-là avec son arrosage éléphanesque

R : Dans l'espoir que tu raconteras cette histoire vraie à tes petites filles. A signaler une nouvelle aventure policière de Maxime et Sonia : Le sable.
Amicalement.

MOT DOKU

Cette grille se compose de 9 carrés de 3 par 3 cases appelés régions. Il suffit de compléter celles-ci afin que chaque ligne, chaque colonne et chaque région contienne tous les lettres une seule et unique fois pour laisser apparaître le mot mystère...

					A	C		
A		C						
		T		I	C		S	
				S		N		E
U		C	N	T	E	A		S
E		N		A				
	T		I	N		E		
						S		U
		I	A					

LE STAGIAIRE

Yves L.

Un jeune homme, au maintien gracieux, se dirige d'un pas léger vers une agence matrimoniale. Ses traits sont fins et délicats. Le bleu Prusse de ses yeux contraste avec son visage opalin. Deux lignes, légèrement rosées, dessinent un sourire enfantin. Il observe quelques instants un vieil homme dégarni au travers les vitres crasses de la devanture. Il pousse délicatement la porte.

- « Bonjour Monsieur, je suis le nouveau...

- Stagiaire ! Oui, je sais. Je t'attendais ! Et bah rentre, ne reste pas planté là comme un nudiste téléporté Place St Pierre ! Ferme la porte et viens t'asseoir !

- Oui Monsieur.

- Oui M'sieur ! Et bah, tu m'as l'air dégourdi ! J'ai encore touché le pactole ! Ils m'ont refilé le premier de la classe !! Autant te le dire tout de suite, j'ai horreur d'accueillir des stagiaires ! C'est le nouveau truc du patron pour m'emmerder ! C'est son côté sadique, ça ! Et bien quoi ? Ne me joue pas l'éberlué ! Tu ne me feras pas croire qu'ils ne t'ont pas prévenu là haut.... Qu'entre lui et moi... Enfin c'est pas le grand amour... A cause de ma grande gueule sûrement.... Et puis deux ou trois babioles... Enfin, je ne sais plus... Ca fait si longtemps maintenant...

Et assieds-toi bon D... Et puis non, tiens, sers nous plutôt une absinthe... Là, dans l'armoire en formica. »

Une bouteille et deux verres à moutarde bénéficient à eux seuls de tout l'espace du meuble bas de gamme. Leur propreté n'est pas sans rappeler celle de la vitrine...

- Santé !

Les molécules d'alcool attaquent les lèvres délicates, formant une myriade de cloques microscopiques, tirant la

palette de couleurs vers le pourpre. La brûlure se fait plus forte au passage du larynx. Le jeune homme tousse, sans pour autant perdre sa grâce et son sourire d'enfant.

- Ah ! Ah ! C'est le bouquet !! Bon, je crois qu'on va être dans le stage intensif là, pas dans la demi-mesure ! Va falloir te blinder un peu mon p'tit gars ! Bien. Première leçon : tu oublies tout ce qu'on t'a appris ! Tu t'assois, tu regardes et tu écoutes. Et pas un mot ! Quoique t'as pas l'air du genre bavard, toi. Tant mieux. On attend notre premier client. Devrait plus tarder. »

Quelques minutes plus tard, une ombre massive s'arrête devant les vitres opaques. La silhouette hésite. Puis l'homme s'engouffre précipitamment dans l'office. Dans son esprit, matrimonial semble se confondre avec pornographie.

A l'abri des regards, le géant se détend. Sa démarche est étonnamment légère eu égard à sa corpulence. Ses jambes sont fines, presque féminines. C'est au dessus de l'aine que ça part à vau-l'eau ! Un cachalot sur deux petites pattes de canari... Le visage adipeux arbore un sourire niais. Le regard est doux mais dissimulé en partie par une large mèche gominée à la Végétaline. Le cheveu gras n'est habité par aucune pellicule. Les facéties de la nature ont quand même leurs limites. Un gros poireau orne la joue gauche. Les petites touffes de poils qui en sortent semblent dessiner une symphyse. Un charmant pubis de lilliputienne ou de la fée clochette... Avec ses gambettes, c'est la deuxième petite touche féminine de Monsieur Ménachon...

Bref, il est globalement plus proche de Georges que de Clooney....

Une odeur de houblon emplit peu à peu la pièce.

- « Ha !! Monsieur Ménachon, comment allez vous, cher ami ? »

- « Bien, Monsieur Luce, bien, je vous remercie... »

- « Alors, êtes vous satisfait de votre dernière conquête, Monsieur Ménachon ?

- « Moui... Je... oui... »

- « Oui ? Que se passe-t-il ? Je vous sens contrarié. N'avons nous pas rempli toutes vos exigences ? Un détail m'aurait-il échappé ? Mélanie paraît pourtant répondre à tous vos critères... »

- ...

- « Allons, allons, laissez moi regarder à nouveau votre fiche.... Voyons voir, que désirait Monsieur Ménachon ... Age : entre 20 et 25 ans. Notre petite Mélanie a 23 printemps, n'est ce pas ? Yeux vert émeraude, un mètre soixante douze, quatre vingt dix bonnet B, blonde... Ah ! Vraie blonde aviez vous précisé, un problème avec la blondeur ? ...

- « Aucun, aucun... » assura Ménachon dont on ne pouvait que deviner la gêne sous le visage rubicond....

- « Bien, voyons voir les autres critères.... Sans enfant, intelligente, soumise, drôle, argentée.... Ecoutez, vraiment, je ne vois pas.... Il me semble que notre Mélanie répond à toutes vos demandes.... »

- « Oui, oui, assurément mais... »

- « Mais ? »

- « ... Justement.... Elle, comment dire... m'impressionne... Elle est trop parfaite, voyez vous.... Le regard des autres... Et puis, je crois que je ne la rends pas heureuse... »

- « Monsieur Ménachon ! Rendre heureuse une femme, vous n'y songez pas ! Pensez à vous, Monsieur Ménachon, à vous ! Et je puis vous assurer que Mélanie est comblée auprès de son Prince charmant ! Vous correspondez à tous les critères qu'elle nous a demandés !! Jusqu'à votre petite ... coquetterie ! »

Le regard de Ménachon qui effectuait jusqu'alors un balayage vertical, de ses chaussures au bureau, s'arrête

soudain sur le visage du jeune stagiaire... et semble s'y coller comme un insecte sur du papier tue-mouches.

- « Monsieur Ménachon ? Ménachon ? »

-

- « Ah oui, je ne vous ai pas présenté. C'est un jeune stagiaire arrivé ce matin... Dites moi Ménachon, je me demande si... nous n'avons pas fait fausse route depuis le début... Ménachon !! »

- « Oui, oui... »

La mouche venait de se libérer de son piège...

- « Je disais que nous nous étions peut-être trompés d'orientation...

Ecoutez, Monsieur Ménachon, vous connaissez la devise de la maison : La discrétion, c'est notre raison, la rencontre notre mission ! »

- « Oui, mais je ne vois pas très bien... »

- « Je vous ai vu regarder ce jeune homme... peut-être que... les hommes... Vous pouvez être assuré de notre discrétion, Monsieur Ménachon, seul votre bonheur nous importe...

- « Les hommes ?.... Comment ça les hommes... Vous voulez dire... Mais vous me prenez pour un pédéraste Monsieur Luce !!! Moi, un catholique pratiquant !! Mais c'est une honte !! Une honte !!! Je ne vous salue pas Monsieur Luce !!! »

La porte claque. Le canari bouffi s'est envolé. L'appel d'air n'a pas suffi à distiller toutes les particules olfactives de bière et de sueur graisseuse.

- Eh bien voilà ! Bravo ! Qu'est ce qui t'as pris de le fixer comme ça !

- Quoi ? Qu'as tu à me regarder avec ton air ahuri et méprisant ! Tu t'attendais à quoi ? Tu pensais que j'allais me transformer en bouc ou en dragon ? Des cornes et une queue fourchue !!! Mais ça fait des millénaires que je n'utilise plus ces artifices ridicules !! Tu penses qu'on peut prendre leurs

âmes comme ça, en claquant des doigts !! Non, mon jeune ami... S'il ne s'agissait que de cela, ce serait à la portée de tous... L'ectoplasme ordinaire ne m'intéresse pas !! J'ai besoin de belles âmes... onctueuses, savoureuses, dégoulinantes de bonheur comme un fruit mûr... Et c'est bien notre drame, vois tu... Car ces âmes là deviennent rares... Les êtres humains ont une forte propension au ... malheur... De leur terre ils ont fait un enfer... Pire encore, la plupart sont en purgatoire me laissant l'espoir.... L'espoir d'un bonheur à portée de main dont l'accès soulagerait ma soif, me permettrait de dévorer enfin l'essence exquise de leur âme... Et patatras !! Toutes mes tentatives pour les rendre heureux ont échoué !!! Je leur ai donné richesse, terre fertile, gloire, sexe, abondance... rien n'y fait. Alors j'ai pris l'amour comme dernière chance.... Et me voilà, comme un pauvre diable perdu dans cette minable agence à fabriquer un bonheur improbable... Si fatigué... fatigué... »

Le visage est plus blanc. Le sourire plus large. Les yeux plus intenses.

- Mais qu'as tu à me fixer comme ça ?

Tu n'es... Vous n'êtes pas le stagiaire, n'est ce pas ? »

La voix est grave, caverneuse, puissante.

- Non Lucifer. Je suis un ange déchu*, tout comme toi. On me nomme Bélial**. Je suis là pour t'aider, Lucifer. Nous allons déclencher une tempête de haine. Le temps de la révolte des anges est venu. Tu étais sur la bonne voie... Mais tu n'as pas été assez loin, assez vite. Tu veux les prendre en plein bonheur, jouir de leur âme en extase... Mais ta méthode est dépassée, mon pauvre Lucifer. Bientôt les flux financiers se démultiplieront, ta minable agence sera mondialisée, les réseaux d'échanges et de rencontres se feront par voie électronique, tout ira vite, trop vite pour leur propre compréhension du monde ... de l'autre...d'eux mêmes... Le

progrès Lucifer. Je vais leur donner le progrès. Et il suffira de laisser faire leur nature profonde... De l'argent ils feront un Roi. Du luxe et du superflu l'essentiel. Du pouvoir un absolu. Et lorsqu'ils se prendront pour des Dieux... Quand ils auront mille fois la possibilité de détruire leur planète... Quand ils auront sucé jusqu'à la moelle ses ressources... Quant les inégalités auront atteint leur paroxysme... Paf !! La moindre petite poche de bonheur et ils se jeteront dessus comme des hyènes ... Et nous pourrons aspirer, engloutir, nous rassasier de leurs âmes comblées...

- « ...Effectivement, vous n'êtes pas le nouveau stagiaire... »

- « Non, le nouveau. Tout court. C'est la retraite pour toi Lucifer... N'es tu pas satisfait de ces vacances bien méritées ? »

- « Vraiment ? Je peux m'arrêter ? »

- « Puisque je te le dis... Es tu heureux, enfin ? »

- « Oui, merci, vraiment, enfin me reposer... »

- « Vois-tu Lucifer, à force de trop fréquenter les hommes, tu as fini par leur ressembler... Je me demande même si tu n'aurais pas.... une âme... »

- « Nonnnnnnnnnnnnn ! »

** Note de l'auteur : Contrairement à une croyance populaire, dans la tradition chrétienne, le Diable n'est pas l'opposé de Dieu mais l'une de ses créatures : c'est un ange déchu.*

*** Bélial, à l'aspect extérieur séduisant, passe pour "l'esprit le plus dissolu, le plus crapuleux, le plus vicieux". Il fut créé juste après Lucifer et poussa la plupart des anges à la révolte.*

Vos commentaires :

véronik : ★★★★★

La description du client est savoureuse et hilarante, il me rappelle quelqu'un....Le sujet est revisité avec bonheur.

R : Le client m'a été inspiré par un comptable croisé dans un relais de chasse...! Heureux que sa description t'aie fait rire, cette fois !!! Bises.

Valérie P. : ★★★★★

Pas déçue par ma première lecture sur Nouvelles !!

R : Merci Valérie. Heureux que ce premier texte te plaise. Je te conseille "Voyage à grande Vitesse" (faire "du même auteur" pour le trouver) et bien sûr toutes les nouvelles de notre ami Alain, bien plus prolifique que moi !! (les joies de la retraite...). P.S. : fais attention, le nombre d'étoiles affiche 3 par défaut... Si tu veux mettre plus (yahouuuuuuu) ou moins (snif; snif...) tu dois sélectionner l'onglet correspondant... Bien à toi, à bientôt, bises.

@rno : ★★★★★

Très agréable on se laisse entrer dans l'histoire sans s'en rendre compte

R : Merci @rno, heureux que cette histoire vous ai happé... Dans l'attente de vous lire également. Bien à vous.

Lostangel : ★★★★★

Bonjour Monsieur Yves, la description du client de l'agence est un poème à elle seule. Quant à la question métaphysique que vous soulevez et quitte à être cynique, je constate que vous avez une analyse juste de la nature profonde de l'être humain. A très bientôt.

R : Merci Madame Lostangel. La description du client m'a été assez facile, un simple auto portrait... Bien à vous.

SOLUTION DU MODOKU

I	U	S	T	C	A	C	E	N
A	E	C	S	U	N	C	T	I
C	N	T	E	I	C	U	S	A
T	C	A	U	S	I	N	C	E
U	I	C	N	T	E	A	C	S
E	S	N	C	A	C	I	U	T
C	T	U	I	N	S	E	A	C
N	A	E	C	C	T	S	I	U
S	C	I	A	E	U	T	N	C

Aviez-vous trouvé?

BROUILLARD

Vincent Martorell

Deux semaines. Deux semaines qu'un brouillard dense, opaque a pris la ville et ses environs. Les arbres, les toits des maisons, les rues forment un étrange décor. Des silhouettes apparaissent et s'évaporent de jour comme de nuit. Ce matin-là, la lumière blanche des réverbères s'estompe jusqu'à devenir orange, comme le gyrophare du camion-benne qui éclaire les façades bourgeoises de l'unique partie piétonne de la ville. Autour de la machine deux hommes alimentent de sacs poubelle, de cartons les mandibules d'acier qui ne semblent jamais être rassasiées. A peine le temps de digérer que le cortège longe la mairie puis stationne sur la grand' place où au sommet du monument aux morts, un jeune poilu, baïonnette au canon, semble bien décidé à en découdre avec l'ennemi. A grand fracas la benne à ordures s'engouffre dans une rue étroite, là où deux survivants de la nuit soulagent leur vessie contre une porte cochère, regardant incrédule le va-et-vient des poubelles sur le bitume, qui disparaît sous leurs jurons. Quelques minutes plus tard le camion municipal emprunte la départementale encadrée par des platanes centenaires et sort de la ville, dépassant un panneau où est inscrit en noir sur blanc :

« Bienvenue à FONTENAY-les-MUREAUX, son plan d'eau son village vacances ».

Ce matin, comme tous les jours de la semaine, je me suis levé de bonne heure. Devant la longue glace d'une psyché, je regarde mon visage d'homme, mon corps d'homme. Torse nu je fais mes quarante-cinq ans. Les poils rares et bruns se mélangent à ma peau blanche, mon ventre est mou, mes épaules tombantes. Sous le tissu d'une chemise impeccable, mon âge s'estompe, et avec cette cravate d'un noir bleuté j'ai l'air plus digne. Je passe une veste droite, bien coupée, assortie à mon pantalon bleu-gris, j'enfile mon manteau. Dans l'ascenseur flotte une odeur de Javel. Dans le hall d'entrée je ne rencontre personne, remonte mon col et pousse la porte du hall d'entrée pour parcourir la centaine de mètres qui me sépare du café

des Sports sur la grand' place. Derrière son comptoir, Gilles le patron, un homme bouddha, au visage barré d'une fine moustache grise, hoche la tête en écoutant deux clients raconter qu'ils ont bien failli finir broyés par le camion benne des éboueurs. Au fond de la salle, près du billard, sur la banquette de skaï rouge, l'odeur de tabac froid, de cacahuètes grillées m'accompagnent devant mon café crème. Je me plais à imaginer que cette journée sera différente des autres.

Une heure plus tard, une longue silhouette apparaît dans le fond de la boutique éclairée en contre jour par le néon de l'arrière-salle . La porte vitrée s'entrouvre et le visage d'une jeune femme esquisse un sourire.

- « Bonjour Etienne ! ». Traversant la grande salle coupée en deux par des meubles anciens où sont disposés plaques de marbre et fleurs artificielles, il gagne un petit couloir et sa rangée d'armoires métalliques.

Etienne ouvre son casier, range avec soin sa veste et passe sa blouse blanche. Un escalier vers la pièce du bas s'éclaire en cascade. Devant une armoire réfrigérée, il tire un des nombreux tiroirs où est étendu un corps sous un drap blanc. Délicatement, il le fait basculer sur un chariot et l'installe sur la longue table en inox.

Etienne est thanatopracteur. Il lave le corps avec soin, surveille l'opération de drainage de tous les éléments physiologiques par le système veineux puis injecte le formol par l'artère fémorale, environ sept litres pour celui-là. Ensuite il faut utiliser le produit de cavité, puis suturer les incisions et enfin procéder au méchage des orifices naturels : nez, bouche, oreilles, anus , pénis. Son client de ce matin, au vu de sa corpulence, ne lui pose aucun problème.

Celui-là pense-t-il a eu de la chance : un arrêt du coeur. Une fois habillé et appliqué les cosmétiques d'usage, le patron de La Quincaillerie du Centre est prêt à être exposé dans la grande salle de veille. Au milieu des tentures de velours beige la cérémonie commence, la famille l'a souhaitée sobre et dépouillée. Son épouse et ses enfants assis au premier rang écoutent avec ennui ceux et celles qui rendent un dernier hommage au défunt.

A la porte d'entrée de la salle, Julie se tient là, prête à répondre aux exigences de la famille.

Elle est belle dans sa robe bleu nuit. Cheveux bruns, retenus en chignon, carnet noir dans ses mains blanches et délicates, rien ne lui échappe. Julie c'est la fille du patron, vingt-six ans de grâce et de féminité ! C'est elle qui a eu l'idée, qui a convaincu son père d'installer cette pièce où les familles peuvent se recueillir, un peu trop à l'américaine pour certains, mais peu importe. Les résultats sont là. Si pour gagner de l'argent il faut à cet effet un peu de mise en scène, cela ne lui pose aucun problème de conscience.

Une heure plus tard le brouillard enveloppe le cortège qui se dirige vers l'église. Julie est déjà au téléphone, pour une nouvelle cérémonie. Dans la salle de veille, son père et deux autres employés dont Etienne, rangent les chaises.

- « Bon » dit-elle « la famille arrive à trois heures, l'église est prévue à quatre. Papa pense à commander des lys blancs, il faut que je trouve un CD de Tom Jones. Je m'absente cet après-midi. A mon retour je veux que tout soit prêt. » En silence Julie emprunte l'escalier qui mène à l'appartement familial sans accorder un moindre regard, sans attendre la moindre question.

- « Allez mon garçon, nous avons encore beaucoup de travail », dit Monsieur Dubois, « Jacques ! Viens nous aider ! »

- « Vous avez vu le brouillard dehors ? » Jacques, c'est le second du patron, ce gaillard dans son costume sombre à des allures de mafioso, ses cheveux tirés en arrière dégagent un grand front qu'illuminent des yeux d'un noir de jais .

- « Tu as vu comme elle est belle dans cette robe ? Bon sang elle me fait un de ses effets ! »

- « Allez les gars ! Finis de rêvasser au boulot ! Ça va pas se faire tout seul ! »

Les jours qui suivirent ne furent que des répliques exactes des jours précédents et les établissements Dubois durent faire face à beaucoup de travail, on a enterré beaucoup en cette période d'automne, la faute au brouillard sans doute. Ce matin-là Etienne ne se lasse pas d'écouter Julie... ses formes sous ce jean délavé, ce pull à col roulé mauve souligne la fermeté de sa poitrine.

Ce matin-là Etienne est troublé. Et même s'il se fait violence, il écoute la voix de Julie mais ses mains parcourent sa silhouette en cachette.

- « Nous sommes proches de la Toussaint, c'est une bonne période pour nous, beaucoup de vases, de plaques, mais cette année le brouillard nous propose des clients imprévus ! Hier soir deux jeunes sont morts dans leur voiture, ils sont très amochés et les familles ont décidé de faire cérémonie commune, ce n'est pas très bon pour le business mais bon... Les deux corps arrivent tout à l'heure. Jacques rendez-vous ici à sept heures demain pour installer la salle. »

Elle fixe sa montre : « On m'attend ! » Julie enfile son manteau en daim, cherche ses clefs de voiture dans son sac, et de l'autre main compose un numéro sur son téléphone portable.

- « C'est moi, je suis là dans une demi-heure. »

- « Soyez prudente Mademoiselle Julie ! », dit Etienne , « il y a beaucoup de brouillard dehors ». Cette dernière recommandation tombe comme une feuille morte sans que Julie ne prenne la peine de la considérer, et sa silhouette disparaît dans la nappe blanche.

- « Alors on est au petit soin pour la f ille du patron ? » dit Jacques.

- « Qu'est-ce-que tu racontes ? »

- « On dirait une carpe devant un lapin ! Crois-moi, une fille comme ça elle n'en n'a rien à foutre de ta gentillesse ! »

- « Ne dis pas cela, elle est douce et délicate. »

- « Fais-moi confiance, toi ton rayon c'est le sous-sol, les macchabées , le formol. Moi c'est le rez-de-chaussée, les clients et leurs drôles de paquets : crois-moi nous ne sommes pas prêts de monter l'escalier à son bras tu peux en être certain ! »

Le travail de reconstruction de ces deux jeunes types n'a pas été de tout repos. Mâchoires brisées, crânes défoncés, traces de brûlures, il a fallu du temps pour redonner une apparence normale à ces deux jeunes garçons que l'on a retrouvés enroulés comme des ressorts autour d'un arbre. Ils avaient l'apparence de deux marionnettes, disloquées, un mauvais plaisantin leur a sectionné les fils. A présent ils sont paisibles. Plus d'ennuis, plus de contraintes à

moins que de l'autre côté, ils ne découvrent que tout cela n'est qu'un stratagème afin de calmer nos angoisses.

Cette remarque esquisse un sourire sur le visage d'Etienne. Face aux deux cercueils ouverts, leurs mères, telles des statues, enfermées dans leur douleur regardent les copains du club de football, serrés les uns contre les autres, têtes baissées. Il suffirait d'un souffle pour qu'ils ne tombent. L'entraîneur de l'équipe, un homme aux larges épaules s'avance, un peu maladroit et tend aux familles les maillots des deux joueurs. Une des mères enfouit son visage dans le tissu et dépose l'étoffe sur le torse de son fils. Pour Jacques et moi c'est le signal que la cérémonie s'achève, nous posons les couvercles de bois clair, le bruit de nos visseuses électriques claque dans la salle.

Dix minutes plus tard les gémissements des parents accompagnent leurs enfants vers l'église où, une foule vêtue de noir, patiente sous le brouillard de cette sombre matinée.

A présent le salon funéraire est vide, il y règne une étrange atmosphère, du passage douloureux, presque insupportable, il ne reste rien.

Monsieur Dubois et moi regardons Julie, assise sur une chaise, qui tourne nerveusement les pages du catalogue maison.

- « Il va bien falloir revoir nos tarifs, si nous voulons continuer à faire des bénéfiques il nous faut réagir ! »

- « Comment ? » demande son père.

- « Nos concurrents directs proposent des crémations maison aux familles. Nous il faut facturer un transport. Ce temps passé nous coûte cher, il faut envisager sérieusement de construire notre propre crématorium. Nous en reparlerons plus tard... »

- « Tu pars encore ? »

- « Papa ! Cesse donc de t'inquiéter, je suis une grande fille, je serai de retour pour dîner. »

Elle caresse le visage de son père qui se sentant observé repousse gentiment sa fille et nous ordonne sèchement de nous remettre au travail. Jacques s'installe derrière le comptoir, mon patron derrière son bureau, pense sans doute à ce que vient de dire sa fille.

Moi, au centre de la salle, les mains posées sur le dossier d'une chaise, j'observe le brouillard, dense, mystérieux, je trouve Julie de plus en plus à mon goût.

Etienne n'est plus là et avec lui toute la pièce et ses ornements. A la place, un canapé se chauffe à la chaleur d'une cheminée. Sur la table basse, deux flûtes à champagne encadrent les reliefs d'un repas raffiné qui brillent à la lumière des bougies. Sur la moquette épaisse un homme caresse doucement les seins de sa partenaire, serre ses hanches, à la manière d'un sculpteur, il façonne son modèle. Dans les yeux de Julie le visage d'Etienne, envoûté, enivré de son parfum, il caresse les cheveux bruns puis dépose un baiser sur les lèvres fines et rosées.

Encore engourdis, les amants roulent chacun d'un côté, fixant le plafond décoré de cette chambre de maître. Leurs doigts s'effleurent, se caressent, se cherchent puis se retrouvent.

Seul le souffle court, saccadé des deux amants en sueur, accompagne le crépitement du bois qui siffle dans la cheminée.

Mais l'image change, s'élargit, travelling arrière, les corps rétrécissent jusqu'à devenir deux points noirs sur la moquette brune, les images s'affolent, comme un film que l'on rembobine et c'est le noir brutal. Il ne reste rien de ce moment de grâce, sauf cette voix qui vient de loin, une voix qu'Etienne connaît bien :

- « Mon pauvre tu fais peine à voir ! »
- « Laisse-moi passer. »
- « Tu en pincas sérieusement pour elle ! »
- « Pousse-toi ! »
- « C'est naturel que tu bandes pour elle, on bande tous pour elle.»
- « Tu es un vrai obsédé ! »
- « Propose-lui de prendre un verre ! »
- « Tout va bien là-bas ? »
- « Oui tout va très bien Monsieur Dubois » dit Etienne puis lance à Jacques : « Pourquoi tu ne le fais pas, toi ? »
- « Moi ? Figure-toi que j'ai déjà essayé ! »
- « Vous avez ... »

- « Oui nous avons un peu flirté, comme ça dans les coins, mais j'étais trop pressé, trop sûr de moi... toi tu as toutes tes chances si le patron voit sa fille heureuse il acceptera de me confier la direction du magasin qu'il envisage de monter à Paris. »

- « Un magasin à Paris, tu sais cela depuis quand ? »

- « C'est Julie qui m'en a parlé. »

- « Tu veux te servir de moi ??? »

- « Nous serons gagnants tous les deux ! Toi avec la fille de tes rêves et moi je me taperai enfin des enterrements de première classe, j'en ai assez de la classe touriste. »

Etienne ne l'écoute plus, debout sur le trottoir à l'abri de celui qui derrière la porte vitrée répète :

- « N'attends pas trop... Ne laisse pas passer ta chance ! »

Dimanche, nous sommes dimanches, sous mes fenêtres, deux jeunes garçons font du vélo en décrivant de larges cercles autour du bac à sable, ponctuant leurs coups de pédales de cris stridents. Le brouillard toujours aussi présent, tendu comme un drap entre les toits plats des immeubles laisse passer un mince rayon de soleil qui colore l'endroit, lui donnant un aspect un brin cinématographique. C'est jour de marché sur la grande place : les étals des primeurs, le camion du boucher flanqué d'une vache souriante fait face à celui du fromager qui malgré le froid et le brouillard harangue les chalands. Dans un coin, près du marchand de fleurs, deux vieilles regardent autour d'elles cherchant un nouveau sujet de persiflage. A la Boulangerie des Arceaux, située sous la mairie c'est l'effervescence, les baguettes, les gros pains de campagne à la croûte dorée changent de mains. D'ici une heure ou deux la ville s'assoupira, débutant sa traditionnelle sieste dominicale.

Pour moi la semaine qui s'achève fut difficile, j'ai décidé de tenter ma chance mais Julie ne fait que de brèves apparitions et les jours défilent. Le courage de lui parler s'effrite doucement. Je me dis que demain, je saurai quoi lui dire et conforté dans cette idée j'arrive au magasin, déterminé, motivé, ayant en tête les images de cette rencontre, dans un endroit discret de la boutique. Ainsi à chaque ouverture de la boutique je guette discrètement son arrivée, mais il se passe de longues heures avant que je ne l'aperçoive. Et les jours

passent et je dois bien me rendre à l'évidence que mon audition est remise à plus tard. Non pas que je ne fusse pas prêt, mais le courage de faire le premier pas me manque. Alors je laisse passer encore et encore ce moment. Retrouvant mes cadavres qui aux fils des jours deviennent d'étranges confidentes.

Lundi matin. La voix de la fille de la météo n'est pas très optimiste, malgré sa voix douce, le ton change lorsqu'elle commente la situation actuelle. D'après elle et les prévisionnistes de Météo France la grande nappe blanche n'est pas près de nous quitter. Ils ont raison : par la fenêtre de ma cuisine je distingue à peine les voitures sur le parking. J'éteins le poste. Comme d'habitude le café des sports, comme d'habitude les mêmes nouvelles du monde, comme d'habitude j'attends devant la porte vitrée des établissements Dubois. Comme d'habitude c'est Julie qui vient m'ouvrir, mais ce lundi-là, je ne sais pas pourquoi ni comment une phrase sort de ma bouche :

- « Julie il faut que je vous parle. »

- « Un problème ? »

- « Non. Cela fait combien de temps que nous travaillons ensemble ? »

- « Quatre ans, je crois, pourquoi me demandez-vous cela ? »

- « Je me disais que nous n'avions jamais eu l'occasion de nous rencontrer en dehors du travail. Nous habitons la même ville et je ne crois pas me souvenir vous y avoir croisé, dans un restaurant ou ailleurs. »

- « C'est vrai. Je ne suis pas souvent ici, mais vous avez raison, nous nous connaissons si peu... » Cette réponse inattendue me donne des ailes.

- « Seriez-vous libre samedi soir ? »

- « Vous me proposez de sortir avec vous ? Un rendez-vous ? »

- « Oui mais je ne voudrai pas vous paraître... »

- « Détendez-vous Etienne... D'accord cela peut-être très amusant et où allez-vous m'emmener ? »

- C'est une surprise...

- Une surprise ? J'adore, alors on se retrouve ici à vingt heures ? »

- Vingt heures ! Samedi ! »

La suite de la matinée passe à une allure folle, comme le reste de la semaine, le temps s'emballa, s'accélère ; j'ai le sentiment de vivre en pente, je roule à pleine vitesse vers ce rendez-vous que chaque soir je prépare avec soin. Dans la journée Julie que je croise plus que d'ordinaire, dès qu'elle en a l'occasion, me rappelle le jour et l'heure de notre rendez-vous avec un sourire qui ferait jaillir de l'eau en plein désert. Ainsi de retour chez moi je peaufine cette soirée que je souhaite parfaite, le choix du restaurant, puis un endroit calme et tranquille pour y boire un verre, écouter de la musique. Que va-t-il se passer ensuite ? Allons-nous terminer la soirée chez moi ? Chez elle ? J'oscille entre excitation et panique.

Mon expérience des femmes est plutôt mince, j'ai découvert les joies du corps sur le tard, presque par hasard. Ma première fois a été une expérience douloureuse, une confusion entre désir et amour. Aux détours de mes rencontres féminines j'ai plus d'une fois, fait le mauvais choix, au point d'avoir quand le corps exulte, préféré l'amour tarifé. Julie a accepté de partager un moment avec moi et je me dois d'être vigilant sans que, ce que je crois être des sentiments à son égard, ne m'aveugle.

Samedi, devant ma glace, je suis prêt, tout autour de moi l'est aussi. Le salon, la salle de bains, la chambre tout est soigneusement rangé. Rien ne traîne. En sortant de chez moi, c'est

étrange mais je marche d'un pas décidé. Comme dans mes rêves, Julie arrive au même moment, elle me tend sa joue, elle dégage un parfum tendre, délicat légèrement boisé. C'est la toute première fois que je suis si près d'elle.

- « Alors où allons-nous ? »

- « J'ai réservé une table chez Henri, vous connaissez ? »

- « Et si on se disait tu ? » Cette proposition me trouble, je n'avais pas imaginé qu'aussi vite nous allions être proches.

- « D'accord tu connais ce restaurant ? »

- « Oui c'est un excellent choix, mais dis donc tu me fais le grand jeu... »

Dans un rire sa main se pose sur mon épaule : « je te taquine, j'adore cet endroit. »

Pour moi les barrières tombent les unes après les autres, d'abord le tutoiement, puis ce deuxième contact physique, tout cela me déstabilise un peu, mais je viens de nous voir marchant côte à côte dans le reflet d'une vitrine et je sais que je ne rêve pas.

La salle du restaurant est quasiment pleine, il y a des familles, des couples et puis ... Julie et moi. Dans ce décor, de lourdes tentures rouges côtoient des boiseries vernies, pourtant malgré ce décorum un peu chargé je me sens à mon aise. Installés près d'une fenêtre, donnant sur un patio, une fontaine au style rococo trône entouré de bancs en acajou. Julie s'amuse à regarder des oiseaux multicolores qui virevoltent dans une immense volière de fer blanc. Julie est là, en face de moi, souriante, irradiant de sa féminité le reste du monde.

Le serveur arrive et dépose devant nous deux flûtes de champagne, Julie lève son verre :

- « On trinque à quoi ? »
- « A cette soirée. »
- « Etienne parle-moi un peu de toi. »

Voilà c'est parti, j'essaie de me raconter en quelques phrases triant mes mots pour n'en garder que le meilleur, j'espère ne pas être trop long, trop prétentieux. Je sens nettement qu'elle me laisse me découvrir entre deux plats, puis à son tour elle me raconte son arrivée, ses parents qui ne s'entendaient plus, la vie avec sa mère puis sa décision de travailler avec son père.

Au dessert, ses yeux brillent, elle m'avoue être ravie par ce rendez-vous, moi je plane au-dessus de la salle, faisant des loopings de table en table, mon coeur bat comme un tambour de fanfare.

- « Et maintenant c'est quoi la suite ? » dit-elle en posant son visage sur la paume de sa main.

- « Je connais un endroit où l'on peut boire un verre, il y a un pianiste qui joue à la demande. »

- « Hum... endroit romantique... Je suis prête ! On y va ? » En sortant du restaurant sa main effleure mon bras puis le presse doucement.

- « Attends ! J'ai un caillou dans ma chaussure. » De petits cheveux dans son cou caressent le col de son chemisier, elle se redresse et me prend fermement par le bras.

- « On va l'écouter ce pianiste ? »

- « Allons-y c'est à quelques rues d'ici. »

Le chapeau vert est un endroit à la mode, on y croise toute la ville ou presque. Je viens parfois y prendre un verre en semaine, là au moins je suis sûr de n'y croiser personne. Mais nous sommes samedi et toute la ville est là : le maire et sa femme, le patron du supermarché tenant par la taille une ravissante blonde aux allures de professionnelle et bien d'autres encore. Julie choisit une table à l'écart, faiblement éclairée. Elle allume une cigarette, c'est la première fois que je la vois fumer. Elle m'en propose une, je déteste cette manie, mais ce soir est un autre soir. Le pianiste, un jeune mec au brushing impeccable, roucoule devant deux filles qui se dandinent mollement, un verre à la main. Sur la piste de danse un couple, collés l'un à l'autre, s'exhibe. La fille tête en arrière laisse la bouche de son partenaire vagabonder entre ses seins à peine dissimulés par un minuscule morceau de tissu jaune.

Julie prend ma main et m'entraîne sous les lumières de la piste, là elle passe ses bras autour de ma nuque. Je respire son parfum, ses cheveux contre ma poitrine. Je sens ses doigts qui pressent mes omoplates.

Mon corps s'échauffe, mes mains contre son dos restent impassibles, sur Le chemisier de soie rouge mes doigts rencontrent l'agrafe de son soutien-gorge, je la sens réagir mais elle ne s'éloigne pas. Son souffle dans mon cou est lent, régulier, le mien au contraire est court, saccadé.

Son visage croise le mien, sa bouche s'approche de la mienne, puis change de cap et sa voix douce sensuelle glisse à mon oreille :

- « J'ai une surprise pour toi ... »

Instantanément la piste s'éclaire d'une lumière brutale, un cercle blanc m'entoure.

Instinctivement je recule, abandonnant cette étreinte qui m'étourdit encore. Julie est toujours là, dressée devant moi, frappant dans ses mains, elle m'applaudit.

Autour d'elle deux hommes dont je distingue puis reconnais les visages. L'un des deux est Jacques, l'autre mon patron. Ensemble ils rient et me désignent du doigt. Dans le même temps d'autres clients viennent grossir les rangs. On s'adresse à moi, certains me contournent et me tapent dans le dos, la musique est si forte que j'entends à peine les mots qu'ils me lancent.

Jacques s'approche, visiblement éméché, son haleine accompagne chaque phrase, je n'en retiens qu'une.

- « Tu vois... Je te l'avais bien dit que tu arriverais ! Pas que tu réussirais ! »

Julie se tient derrière lui. Ce regard si doux posé sur moi il y a encore quelques heures était à présent moqueur, ravageur. Sans me quitter des yeux, elle tend son bras, sa main droite. A son annulaire une bague, brillante comme une étoile filante qui éclaire ma nuit.

- « Tu vois, c'est Jacques qui me l'a offerte. Bienvenue à toi, tu es notre invité d'honneur, l'invité d'honneur de cette petite fête... Grâce à toi si différente, merci, tu as été parfait... Tu ne nous en veux pas j'espère ? »

« Bien sur que non ! » lance son père en posant sa grosse main sur mon épaule, « il est gentil notre Etienne, il sait apprécier une bonne plaisanterie. » Tous tournent autour de moi, les visages se mélangent, Jacques et Julie s'embrassent à pleine bouche sous les cris de la meute, j'ai froid, j'ai chaud, je suffoque, je grelotte. Au centre de ce cercle de lumière, je suis nu, exhibé comme un animal de foire.

Tous attendent que je rie avec eux à cette farce, mais je ne ris pas, mon corps fond en larmes, je ne suis plus qu'un vulgaire liquide qui m'échappe et se répand sur le sol. Comme un automate je traverse cette étrange haie d'honneur. Tout me fait horreur. Moi, eux, ce monde qui m'entoure, me touche, me salit. Je sens dans mon dos que l'on me porte la dernière estocade. La voix de Jacques s'élanche et me crucifie :

- « Tu ne restes pas ? Dommage ! Bonne soirée quand même ! »

Lorsque la porte se referme sur moi, j'entends encore leurs voix, étrange mélange d'aigus et de graves qui se confond avec le battement régulier, sourd, obsédant d'une musique à la mode.

Adossé contre le mur d'en face, sonné, incapable de bouger je fixe l'entrée du Chapeau Vert et sa porte de métal, qu'une heure plus tôt, je franchissais tel un conquérant d'un paradis prometteur. Mes espoirs s'y sont fracassés, je ne suis plus qu'une coquille vide qui chancelle entre les voitures garées.

Le petit matin frappe aux volets de ma chambre, je constate que j'ai dormi tout habillé. Assis sur le bord de mon lit, je n'ai pas envie de croiser la lumière du dehors. Dans cette demi-pénombre, je chaloupe jusqu'à la salle- de- bain. Sous la douche, j'ai beau frotter, frotter à m'en faire rougir la peau, l'eau qui s'évacue par la bonde n'entraîne aucun des évènements de la veille.

Dans un des tiroirs de la commode, je saisis une trousse que je déroule sur mon lit. Et sur ce lieu de solitude, à peine défait, sous mes yeux rougis, il y a là toute ma vie. Ma petite vie qui s'accommode si bien de la mort des autres.

Je me refuse à mettre le nez dehors. Toute la ville en parle, j'en suis convaincu. Moi qui aimais tant les dimanches, mes balades autour de la grand place, ses odeurs que j'allais chercher et qui m'attendaient comme celle du pain chaud à peine extrait de son four. J'ai décidé d'y renoncer tant je suis persuadé qu'une fois le pied dehors, je ne croiserai que des regards, des sourires emplis de pitié, de compassion.

- « Regarde ! C'est le type qui s'est fait avoir par la fille Dubois, mais si, celle qui va épouser le grand dadais gominé. »

Ou bien encore :

- « Le pauvre ! Comme il a l'air malheureux, il ne peut même pas se confier à ses collègues puisque ce sont eux qui l'ont piégé... Il ne lui reste plus qu'à faire la conversation avec ses cadavres ... »

De tout cela je n'en veux pas mais je sais ce qu'il me reste à faire. J'attends la nuit, le brouillard toujours aussi dense lui aussi m'attend. Mais comme un complice il me comprend, il va m'aider. Vers dix-neuf heures je sors enfin. Je sais où aller, j'ai eu toute la journée pour y réfléchir, pour peser le pour et le contre, pour échafauder mon plan.

Il ne s'agit pas de basse vengeance, ceux qui ont imaginé que je ne réagirai pas se sont trompés. Je vais rétablir l'équilibre, je vais retrouver mon équilibre. Ce soir je suis debout.

Dehors l'air frais de ce début d'hiver m'aide à avoir les idées claires. Déterminé, sans haine ni colère je monte dans ma voiture. La grand' place est vide, le poilu toujours figé dans son assaut. Me voilà hors de la ville. Une grande maison en pierre de taille voilà mon premier arrêt. Au rez-de-chaussée, par une fenêtre, une lumière jaunâtre s'échappe doucement. J'ai trouvé ce que je suis venu prendre. Il ne m'a pas vu venir, c'est très rapide, pas assez douloureux, je le regrette mais je me dois d'être efficace. Encore quelques kilomètres et voilà la deuxième étape, une maison encore, mais clinquante, arrogante, vulgaire. Dans les yeux de son unique occupant j'ai lu de la surprise mais aussi du défi, il ne m'en croyait pas capable ... il a eu tort. Lui non plus n'a pas souffert. Je roule encore un moment, dissimulé par cette ouate qui me protège et veille sur moi. Il est vingt heures trente. Je me débarrasse de mes deux colis dans un trou profond au milieu de la forêt et y jette mes gants de latex qui, sous l'effet de l'acide disparaissent dans une écume blanche. Il me faut encore une demi-heure, pour rentrer chez moi, me changer et attendre patiemment que la pièce manquante de mon puzzle face son apparition. La dernière.

Sur la table en inox un corps est allongé, nu, fragile. Etienne le lave avec soin, l'opération de drainage des éléments physiologiques ne prendra que peu de temps, le corps étendu à même cette plaque de métal, grise et froide, est de corpulence moyenne. On distingue nettement qu'il était entretenu, les muscles sont longs, bien dessinés.

Un ventre plat, une taille fine, une peau douce, très douce. Sur la cheville droite un tatouage bleuté représente un papillon aux larges ailes, le trait est subtil on devine son envol. Les mains manucurées sont longues, délicates, tout n'est que beauté, raffinement.

Etienne prépare l'injection de formol, l'artère fémorale reçoit le liquide.

Il administre le produit de cavité. Suture les incisions, procède au méchage des orifices naturels, le nez, la bouche, les oreilles, l'anus et le vagin.

Etienne brosse les cheveux, retouche et maquille le visage tuméfié, celui qui a fait cela devait être en colère, ivre de haine. La nuque est brisée, on le sent sous les doigts. Lentement il passe sur les mains, les bras et le buste un baume odorant à base de lilas, idem pour les cuisses et les pieds. Il habille le corps.

Les sous-vêtements bordés de dentelles grises, un chemisier rouge, une jupe noire. Une paire de chaussure à talons hauts de la même teinte que le chemisier. Le jour ne s'est pas encore levé quand le travail est terminé.

Il ne fera jamais mieux ; ce qui c'est déroulé la veille a transformé cet artisan du corps en artiste.

Dans la petite ruelle derrière les établissements Dubois, là où les fourgons mortuaires viennent habituellement se garer, Etienne regagne sa voiture.

Le brouillard est toujours là et semble décidément ne pas vouloir changer d'endroit. Etienne remonte le col de son manteau. Autour de lui la ville est encore silencieuse, à peine si l'on entend le bruit métallique de la benne à ordures. L'air frais lui fouette un peu le visage, pour la première fois il se sent vivant.

Sa voiture emprunte la rue de la République, la grand' place est vide, seul le Café des Sports est ouvert. Il ne croise personne. Il est trop tôt. Le voilà à présent bien au-delà de la commune.

Etienne contrairement à ses habitudes allume une cigarette, en tire une bouffée et baisse le son de la radio.

- « Ne t'inquiète pas dit-il à voix basse, tu peux continuer à dormir, le voyage risque d'être long. »

Sous le brouillard persistant, la voiture s'enfonce peu à peu, disparaît et semble s'être volatilisée. Mais après les collines de chênes qui surplombent Fontenay-les-Mureaux, elle refait surface bondissant comme un poisson hors de l'eau, brillante, lustrée par le brouillard elle survole le bitume. Sur la carrosserie noire comme une pierre de jais, un rayon de soleil lèche le pare-brise.

- « Je te l'ai promis, un jour je t'emmènerai loin de toute cette grisaille, j'ai tenu parole. »

La main d'Etienne caresse le visage endormi, celui d'une poupée de porcelaine qui désormais ne changera plus.

- « Regarde autour de toi Julie, l'avenir nous appartient. »

Derrière ces étranges voyageurs le brouillard a lâché prise.

Vos commentaires :

Lostangel : ★★★★★

Bien que la chute soit prévisible, cette nouvelle se lit aisément car le suspense est bien géré et le basculement du personnage principal finement amené. A bientôt sur l'un de vos prochains écrits.

Alain BASTIN : ★★★★★

Je me suis laissé emporter par cette histoire tragique et morbide. J'ai simplement regretté que le règlement de compte soit raconté de façon aussi expéditive. mais il est vrai que notre héros était pressé. Amitiés.

EVE : ★★★★★

Surprenant votre sujet. Votre écriture est précise, directe. Le sujet est très inattendu? J'ai lu d'un bout à l'autre sans m'arrêter. Petit bémol, la ponctuation est un peu oubliée ainsi que l'orthographe. A relire donc et corriger. Très bonne nouvelle.

L'AMANTE DECOUVERTE

Alfred Robert

Je n'ai pas vraiment froid dans mon cocon en plume
Mais mon coeur sans tes bras se sent seul et s'enrhume ;
Il voudrait découvrir le monde par tes yeux
Pour enfin faire ouvrir la porte entre nous deux.

Ressentir chaque instant qu'ici ton amour hante,
Telle rose en bouquet que ta douceur aimante
Fait éclore en ton coeur pour parfumer la vie
Et remplir de douceur chaque heure et chaque envie.

Rencontrer ceux qui font dans tous les jours qui passent
Que minutes ne sont jamais longues ou lassent,
Apprendre à mesurer par ceux que tu chéris
Pour pouvoir enfin naître à ce que je t'écris.

Entendre par tes yeux, ressentir par tes mains,
Écouter par le jeu de tes doigts si gamins ;
Et enfin m'enivrer par le plaisir exquis
De te voir me livrer ton coeur enfin conquis.

Vos Commentaires :

Lostangel : ★★★★★

Après lecture des commentaires précédents, je pense avoir lu la version modifiée : quelle superbe plénitude !

R : Il semble en effet que tu es pu arriver sur ces rives après les dernières modifications en date! Et merci pour le commentaire qui dépasse de très loin ce que j'avais pu espérer en laissant ma main coucher ces mots sur le papier.

the butler : ★★★★★

Les mots sont bien choisis pour développer cette idée difficile à appréhender pour qui n'aime pas l'autre. L'écho fait au troisième vers par le début du dernier quatrain est superbe. Bravo

R : Merci et j'espère que la modification apportée suite à la remarque de Viviane aidera ce poème à trouver encore plus de plénitude.

Viviane Ouspintour : ★★★★★

Je vais vous retourner vos compliments Monsieur. Ah ! combien j'eus aimé être la muse inspiratrice de ce magnifique poème. Vous traduisez toujours votre ressenti d'une façon magistrale. Une petite modif. à apporter cependant, si vous le voulez bien : le 2^o vers du second quatrain comporte 13 pieds, le "e" de rose n'étant pas élidé. Quant à la dernière strophe, c'est une pure merveille. Je vous salue bien bas Monsieur le Grand Poète.

R : J'ai pourtant tout fait pour leur faire la chasse à ces maudits "e" muets !! Grrr. Comme quoi, il me reste encore du chemin à parcourir pour être du premier coup "Monsieur le Grand Poète" que vous voudriez saluer ici-bas. Nous le remplacerons donc ce vers bancal par "Telle rose en bouquet que ta douceur aimante" ...

FORUM !

Le Petit Prince

Fabien Gandon :

Deux citations que j'adore particulièrement:

- "C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante."

- "Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé."

Catherine Robert :

C'est si vieux pour moi le petit prince, je devais être gamine, mais j'en ai un souvenir poétique.

J'aime bien ces citations et je me rappelle la deuxième, marrant comme des choses peuvent rester même après des années.

Nicolas Messina :

Il me semble que c'est un livre sur le bon sens, au sens courant comme au sens forme du terme. Le PP a gardé un bon sens donné comme originel et les adultes ont dérivé vers la folie, dont l'auteur tire un humour tragique. Je pense notamment à la logique circulaire de l'ivrogne ; en résumé : "je bois pour oublier que je bois". Ce sketch montre, je pense, que ces cercles vicieux existent et déterminent nombre de comportements, notamment ceux sur lesquels nous ne réfléchissons plus pour ne pas perdre nos prérogatives, parfois minuscules. Le mode d'emploi que donne le Renard au PP pour être apprivoisé m'a fait penser à celui que le monstre donne à Frankenstein : sois tendre et je cesserai de perpétrer ces crimes. Il responsabilise celui qui est le seul à pouvoir l'être et le renseigne sur la logique qui régit la relation ; paradoxale soumission que celui du guide : je ne peux me maîtriser mais tu peux me maîtriser et voici comment tu dois faire pour y parvenir. Il me semble que ce type de clarifications concernant les attentes et les

stratégies dans les relations humaines sont rares, courageuses, utiles et nécessitent une vraie lucidité sur soi et l'autre, susceptible de régler les problèmes et de franchir les obstacles qui nous empêche d'accéder à l'amitié, du moins à la compréhension mutuelle. Le style est ici au service du fond : la simplicité du style induit une épuration du discours et un retour aux notions simples que les menteurs impénitents que nous autres adultes ne cessons de compliquer pour conjurer l'angoisse d'une vie dont la mise en scène ne constituerait pas l'essentiel. Je pense que la notion essentielle du Petit Prince est celle du retour.

Thomas :

C'est une très bonne analyse de Nico. Je nuancerais simplement en notant que le Petit Prince lui-même représente plus le "Candide" que le "Bon sens"... Ceci mis à part, c'est très juste.

Joël Michalik :

J'ai justement relu cette œuvre il y a quelques mois. J'en ai été complètement retourné. Je me suis rendu compte que je n'en avais lu que des extraits épars au cours de français. Je le lisais donc entièrement pour la première fois. La découverte pour moi a été de comprendre qu'il ne s'agit pas d'un livre pour les enfants, mais bien d'un livre destiné aux adultes qui ont perdu leur âme d'enfant. Le faire lire aux adolescents est un non sens. Ils sont trop âgés pour le prendre au premier degré comme les jeunes enfants et pas assez meurtris dans leur âme d'adulte pour prendre conscience qu'ils ont oublié quelque chose en chemin.

Nico, la lecture de ton analyse me fait découvrir de nouvelles approches. Merci.

Thomas, la candeur et le bon sens ne vont-ils pas de pair souvent? La candeur étant l'aspect "cœur" et le bon sens l'aspect "tête" d'une

manière simple et évidente d'appréhender la vie? Les choses "sont".
Point.

Thomas :

Joël, sauf ton respect, relis "Candide" de Voltaire et explique-moi si le personnage de Candide a du "bon sens" !

Nicolas Messina :

Peut-être Joël doit-il une telle chance à l'application dans sa vie des modes de pensées de notre PP. En tant que livre de conseils et d'explications des comportements, le PP n'est qu'un résultat. Si, pour résoudre un problème, ici le meilleur moyen d'aborder la vie, il faut faire un diagnostic, chercher les causes, trouver des solutions et en tirer une synthèse, le PP n'est que la synthèse. Avant la résolution du problème, il y a le simplisme, pendant, la complexité, après, la simplicité. La confusion entre les états 1 et 3 est aisée pour celui qui ne connaît pas l'étape 2. Je pense que le PP mêle les deux états.

Candide de Voltaire est plus explicite et complet concernant les rapports entre le candide et le monde. Au début de son voyage initiatique, Candide est un naïf. A la fin, il retrouve sa candeur mais elle est magnifiée par l'expérience, celle qui lui a enseignée qu'il savait déjà tout excepté qu'il ne manquait pas d'expérience, d'où la morale du jardin qui est le bon sens ou un bon sens de la vie pour lui. Le PP est plus idéaliste, évanescent et charmant. Merci Thomas d'avoir eu l'idée de ce rapprochement.

Joël Michalik :

Du concept de "candeur", je ne retenais que l'aspect "simplicité". Je voulais donc dire: "Les gens qui ont une vision simple de la vie font parfois preuve de beaucoup de bon sens. Les gens qui savent

faire preuve de bon sens ont souvent une vision simple de la vie." Je considère que ce sont là des qualités.

Je n'ai pas dit que la vie me semblait simple et évidente. Les exemples dans la mienne me démontrent le contraire. Mais je sais aussi que je manque de simplicité et que je complique beaucoup les choses (je me soigne!). Ceci explique peut-être cela.

J'envie ceux qui arrivent à faire de leur vie quelque chose de plus simple. Les enfants le font, jusqu'à ce que la "réalité" des adultes les rattrape.

Nicolas Messina :

Il me semble que la nostalgie de l'enfance repose davantage sur des mythes littéraires justement que sur l'observation de la réalité. La réalité, d'après moi, c'est que les enfants subissent l'autorité des adultes et ne peuvent jamais faire ce qu'ils veulent, le plus souvent pour de mauvaises raisons et parce que les adultes passent leur nerfs sur eux ; et quand ils sont livrés à eux-mêmes, ils s'ennuient. Les enfants sont souvent mécontents et frustrés. Si par « être enfant », l'on parle de la capacité à s'émerveiller, c'est plutôt maintenant que je peux m'émerveiller, en écoutant une symphonie de Mahler. Être adulte, c'est aussi pouvoir s'émerveiller de choses profondes, à défaut de tout comprendre et de savoir qu'on ne pourra pas faire tout ce qu'on veut. Telle est du moins mon opinion personnelle.

Thomas :

Tout à fait d'accord avec ce qui précède. L'enfance est certes un temps particulier, parfois heureux, mais la nostalgie de l'enfance n'est souvent qu'un mythe né de nos frustrations d'adultes. Et je ne suis pas mécontent de ne plus avoir neuf ans 😊

Anne-Marie Maur :

Moi aussi, même si j'aime certaines qualités d'innocence, de pureté et de beauté de l'enfance je me sens beaucoup plus libre et

prête à m'émerveiller de la vie maintenant... Mais bon il n'empêche que nous gardons tous paraît-il un côté enfant en nous... Lapin En Peluche, expressions enfantines, certains continuent à sucer leur pouce 🤔

Dans le Petit Prince, le monde de l'enfance est célébré d'une certaine manière...

Thomas :

Euh... Oui... Sans doute... Je crois que le point essentiel c'est ce que dit Nicolas : garder une capacité d'émerveillement, ne pas devenir "blasé". Comme quasi tous ceux qui viennent sur ce forum sont des lecteurs/des écrivains, je ne m'inquiète pas pour eux, ils ont certainement toujours cette capacité 😊

Honnêtement, sucer son pouce à l'âge adulte ou employer trop souvent des expressions comme "mon petit lapin" marque peut-être plutôt la différence entre "enfantin" et "infantile"... 😊

FMR :

Ne peut on lire un livre, le déguster, l'aimer sans obligatoirement en faire une analyse, une exégèse pour bien montrer ce qu'on a compris. Ne serait il pas plus simple quand on a vraiment aimé un livre de le tendre à quelqu'un qu'on aime à quelqu'un à qui on a envie de faire plaisir en lui disant: lis ce livre, j'espère que tu y trouveras autant de plaisir que moi. Mais sans le guider sur telle ou telle piste sans vouloir qu'il en ressente les mêmes émotions que les nôtres.

Pour moi l'enfance fut un moment extrêmement confus. Je garde de mon adolescence le souvenir d'une grande période de découvertes, par la lecture, par le cinéma, par les discussions folles avec les copains, les copines pour inventer un monde à notre mesure. J'ai eu la chance d'avoir peu de contraintes et beaucoup de liberté. J'ai continué cela avec mes enfants. Je crois avoir assez bien réussi.

Souvenons nous de nos rêves d'ados. Ils n'étaient pas si bêtes que ça. Mais si nous lisons encore beaucoup si nous écrivons un tant soit peu, c'est que nos rêves nous poursuivent.

Nicolas Messina :

Quand la science explique l'arc-en-ciel, elle ajoute à sa magie. De même, une analyse permet de dégager l'indicible spécificité de l'œuvre.

Bien sûr, il ne faut pas analyser le livre avant de le donner à lire. Ce serait comme raconter le film avant d'aller le voir. 😊
Pour écrire une suite, tu pourrais raconter ce qui est arrivé au mouton 😊 Je remarque que les relations rayonnent autour du PP : les personnages ne se connaissent pas entre eux. Ils pourraient se rencontrer...

Retrouvez le forum sur
<http://forum.nouvelles.com>

MAHAUT, UNE ETRANGE HISTOIRE

Laurence Olsson Moinot

A la sortie de la ville de T., dans un faubourg qu'on appelle du nom de saint Jacques, se trouve l'atelier de sculpture le plus renommé de la région. Il faut d'abord passer sous un porche dont le portail branlant grince affreusement les jours de vent et traverser une cour, qui avait dû être pavée autrefois, et dont on se contente aujourd'hui de combler les ornières avec les débris de la taille. La poussière vole sous les pas de ceux qui s'aventurent aux abords des longs bâtiments de tôle, tandis que, les jours de pluie, la sciure mêlée à la pierre forme une boue particulièrement collante et bien lourde à porter sous la semelle des souliers. Mais l'été, quand passe la charrette qui vient chercher les saints Thomas, Jacques, Pierre, les piétés et autres compositions pleines de grâce, alors c'est un cortège transparent, une nuée blanche d'anges invisibles qui escorte le précieux chargement tout au long des rues.

De la poésie dans la salle de taille, il n'y en a pas. Déjà le vacarme assourdissant des marteaux frappant sur les burins, les chuintements des ciseaux et les crissements du papier de verre sur la pierre avertissent le passant qu'il est entré dans un quartier où il ne fait pas bon vivre et, si je n'avais encore jamais eu la visite des tailleurs à mon cabinet - les pauvres hommes, aux poumons atrophiés partent les uns après les autres à l'hôpital, et finissent là, dans la plus sombre misère leur pitoyable existence - je les connaissais assez par leur mauvaise réputation d'hommes féroces et brutaux. On les reconnaissait aussi à la toux grasse qui les accompagnait dans les rues où ils avaient l'habitude de traîner les jours de congé, allant d'un cabaret à l'autre, promenant une mine patibulaire

que rendait encore plus grimaçante la fine couche de poussière qui blanchissait leurs cheveux et affadissait leur teint naturellement rougeaud. N'ayant pas d'argent à perdre pour payer une consultation privée, ils toussaient et crachaient jusqu'à ce que le souffle leur manque, puis ils pliaient docilement leurs maigres affaires et rejoignaient l'hôpital d'où ils ne sortaient plus. Ils vivaient avec ce mal en toute simplicité, jamais ils n'auraient eu la prétention de consulter. Pourtant l'un d'entre eux me rendit visite et me mit immédiatement en garde: "J'ai pas l'sou pour vous payer la consultation m'sieur le docteur." Je ne connaissais pas ce pauvre diable, il était à mes yeux un ouvrier de taille, un malade donc atteint aux poumons comme en témoignait cette toux caractéristique qui ponctuait chacune de ces phrases, mais aussi un homme qui d'après ses joues couperosées était indubitablement porté sur la boisson, un misérable, enfin, à l'hygiène douteuse. Il avait patiemment attendu dans la salle d'attente au milieu de mes clients fidèles, quelques personnes âgées qui venaient me voir une fois la semaine à heure régulière. Il attendait son tour assis sur la seule chaise de paille avec un air de "ne vous dérangez pas pour moi", visiblement mal à l'aise, préparant quelque mauvais coup peut-être.

Sa présence m'inquiétait. Il garda les yeux rivés au sol une partie de la matinée, puis osa me jeter de furtifs regards quand j'entrais pour appeler mes braves habitués. A chaque nom prononcé, une ombre fragile se levait, titubait vers moi tandis que je lui tendais les bras comme si j'avais à aider un enfant faisant ses premiers pas, de crainte de le voir s'effondrer au beau milieu du chemin. Je serrais chaleureusement des mains glacées, toutes fines et toutes sèches. Je prononçais affectueusement des paroles

réconfortantes, encourageantes aussi, tout en évaluant d'un oeil expert la progression de l'âge sur leur frêle organisme. Ils se dirigeaient vers ma salle d'auscultation, trop attentifs à leur marche pour me répondre autre chose que quelques mots dont le sens vague m'échappait. A l'époque où s'est passée cette histoire je ne travaillais pas encore sur rendez-vous. Je connaissais assez mes patients pour m'inquiéter de leur absence et je passais voir en fin de journée ceux qui avaient manqué à l'appel. N'était-ce pas eux qui me faisaient vivre tant que j'entretenais leur fascinant voisinage avec la mort? Que faire alors d'un homme de quarante ans dont l'apparente pauvreté supprimait tout espoir de guérison? Que voulait-il enfin ?

J'avais décidé de respecter l'ordre habituel de passage, laissant ce pauvre bougre à la mine gênée attendre la fin de la matinée que j'aie vu tous ceux qui venaient à moi chaque mardi et qui se seraient sentis blessés par le moindre retard ou le plus petit bouleversement de ce cérémonial établi de longue date. Mais contre mon attente, le pauvre gars probablement rassuré par mon air bonhomme prenait confiance au lieu de s'impatienter et de vider la place. Il m'avait longuement dévisagé quand j'avais appelé madame R. Il avait ensuite détaillé avec une insistance gênante chacun de ces visages qui attendaient comme lui, leur imaginant Dieu sait quelle maladie. On lisait dans ses yeux le respect que lui inspiraient mes malades, de vrais malades ceux là puisqu'ils connaissaient si bien monsieur le médecin. En fin de matinée, n'ayant plus personne à observer, il s'était levé et allait d'un bout à l'autre de la pièce, contemplant chacune des gravures qui ornaient les murs. Habitué à l'action, cette longue attente avait amolli sa brutalité naturelle, il allait et venait du canapé au fauteuil, essayant l'un puis l'autre,

prenant ses aises. Je l'entendais depuis mon cabinet, non sans inquiétude, remuer comme jamais personne n'avait remué dans ma salle d'attente !

Ma dernière consultation ordinaire achevée, j'allai le chercher et le trouvai debout à mi-chemin entre deux larges fauteuils. "Monsieur, lui dis-je, voulez-vous bien me suivre?". Il voulut me répondre, mais d'être resté trop longtemps silencieux lui avait fait perdre la parole. Il grogna donc un son inarticulé que je pris à juste titre pour une approbation. Dès qu'il fut dans mon cabinet, il perdit toute l'assurance qu'il avait accumulée dans la matinée. Il se trouvait à nouveau en terrain inconnu avec face à lui, un praticien à la mine sévère qui n'avait plus rien à voir avec le docteur débonnaire accueillant généreusement les personnes aux maladies rares. Il se tenait debout, juste à côté de la porte d'entrée, n'osant plus bouger et serrant sa casquette entre ses mains. "Eh bien, lui dis-je en lui désignant un siège, asseyez-vous et racontez-moi ce qui vous amène." Raconter ! quel mot avais-je employé là ! J'avais dit raconter, gardant ce ton dont j'usais ordinairement avec mes clients âgés, toujours soucieux de dédramatiser des situations auxquelles j'étais incapable d'apporter le moindre secours. Tous ces gens venaient me voir en quête de la vie éternelle et je les regardais, impuissant à les soulager, mourir chaque semaine un peu plus de ce mal incurable qu'est la vieillesse. Leurs petits tracas de la nuit passée, leurs vertiges soudain en allant faire une course, un instant de faiblesse ou ce froid qui ne les quittait jamais même au cœur de l'été, voilà tout ce qu'ils avaient à me raconter.

L'homme s'assit. Il voulut parler, commença par s'éclaircir la voix et fut pris d'une telle quinte de toux que ses joues

naturellement rouges virèrent au violet. Oubliant visiblement qu'il était chez un médecin, cette entrée en matière le gêna terriblement et lui ôta tous ses moyens. Le regard sombre, il s'enfonça dans un mutisme féroce. Je me levais et sans rien lui demander de plus m'apprêtais à l'ausculter. Quand il me vit s'approcher de lui le stéthoscope à la main, une réelle panique le prit. "Attendez docteur, attendez, il faut que j'vous dise, j'ai pas l'sou pour vous payer l'dérang'ment, mais, lâchait-il, j'en ai une bien bonne à vous raconter." Comme sa toux le reprenait encore, j'abrégai la discussion "Laissez-vous faire et voyons d'abord ce qu'il y a, nous parlerons ensuite." Et tandis que je pratiquais sur lui différents examens, je pensais à ces hommes de l'atelier, tous atteints du même mal, une bonne trentaine d'ouvriers que je verrai peut-être, prochainement, défiler dans ma salle d'attente. Cela m'ennuyait. Que pouvais-je pour eux ? Il leur aurait fallu des soins précis et coûteux, des sanatoriums, des séjours au grand air de la montagne,... qu'y pouvais-je, moi? L'hôpital les accueillait, diminuait leurs dernières souffrances en fonction de ses maigres moyens...

L'examen terminé, je lui donnai quelques cachets et lui recommandai de porter un foulard sur le visage lorsqu'il travaillait. J'allais le congédier quand il revint sur les uniques paroles qu'il avait prononcées et que déjà j'avais oubliées. "Eh docteur, me dit-il, j'ai pas l'sou mais j'ai une histoire pas commune à vous raconter, paraît qu'vous les collectionnez à c'qu'on dit. J'vous vends la mienne contre votre médecine." Ainsi va la vie dans les petites villes de province, il n'est pas besoin de se connaître, tout se sait, tout s'apprend et les échoppes des commerçants tiennent lieu de gazettes. Celui-ci avait entendu parler de moi, comme d'un notable un peu

extravagant avec un goût marqué pour les histoires sans queue ni tête.

Sans attendre que je l'invite à s'asseoir, il prit une chaise. Ses yeux tout à coups animés et brillants ne me fuyaient plus, au contraire, ils me regardaient avec insistance, m'ordonnant de m'asseoir à mon tour et de me tenir coi. L'homme s'appliquait, certain de pouvoir contenter ma curiosité par le fond, il avait la vanité de la forme et je le vis dans le silence qui précéda sa narration chercher les mots susceptibles d'envoûter son auditeur. Ainsi raconta-t-il cette histoire qu'il n'interrompit plus que pour tousser et cracher dans la poubelle que j'avais approchée de lui. Quand une quinte de toux un peu plus violente l'ébranlait, il me lançait en rigolant un regard complice avec un air de "eh docteur, vous avez vu celle-là, l'était pas p'tite !". Amusé par son entrain, je l'écoutais en souriant, un rien dubitatif. Qu'avait-il donc cet homme à me raconter ? De quelle surprenante révélation s'était-il imbu tout à coup ? Mais, séduit par ses expressions brutales et son allure pittoresque, je me mis à l'écouter d'une oreille attentive, me prenant à son jeu.

- "Dans l'atelier, nous sommes une trentaine, commença-t-il. Y en a qui taillent la pierre, d'autres ajustent le bois. On a chacun notre spécialité, c'est pour ça que le patron nous a pris. Y en a qu'un qui sait rien faire, c'est l'ptiot. Ce matin, la police est venue le chercher "

Permettez-moi de vous livrer maintenant cette histoire, non pas comme cet homme me l'a racontée, mais transcrite avec des mots, des phrases aussi, accessibles à un public lettré.

Ce ptiot était un enfant qu'ils ramassaient dans la rue et qu'ils chargeaient du ménage. L'enfant grandissait là, profitant de sa petite taille pour se faufiler entre les blocs de

pierre. Il distribuait les outils, balayait la poussière, évoluant entre ces hommes à la main épaisse qui, taillant la pierre et le bois, donnent forme, entre deux rasades de rouge, entre deux plaisanteries grivoises, à des Vierge Marie arrogantes. Au milieu de ces hommes violents, un gamin de la rue, petite silhouette fragile, nettoie les outils de la taille, balaie la poussière des pierres et les quelques copeaux de bois, puis s'endort sur une paillasse trempée dans un coin de l'atelier où les planches mal jointes et les vitres cassées laissent passer tous les vents.

- "L'a crevé le p'tiot." constatèrent un matin les ouvriers, ignorant jusqu'au prénom de celui qui les avait servi sans passion pendant toute une année. Il était mort durant la nuit la plus froide de janvier, oublié sur sa paillasse moisie alors que les autres, dans les draps épais de leur lit, se serraient contre la femme, mendiant dans un sommeil profond un peu plus de chaleur à celles qui depuis longtemps ne les accueillait plus qu'avec mauvaise humeur et dégoût. Au matin le patron a fait sortir le corps et a ramassé dans la rue le premier gamin qu'il a rencontré. - "Pas le temps de tomber malade ici, lui a-t-il dit, y en a plein le pavé des gosses qui lorgnent ta place. Tiens v'la l'balai, et travaille si tu veux manger ce soir." Le maître offrait un toit pour s'abriter de la pluie et un peu de nourriture, c'était tout. Quand il lui a demandé son nom pour pouvoir crier plus fort si il traînait, le petit a répondu: - "Cédre" Depuis il se tait. A son tour il nettoie les outils de la taille, il balaie la poussière des pierres, les copeaux de bois, et quand vient le soir, pressés d'aller rejoindre la grisette et s'abrutir de vin à l'auberge du Clou doré, les autres le laissent seul dans l'atelier où il s'endort sur sa paillasse pourrie d'humidité, la même qui servait à l'autre, celui qui y était mort durant l'hiver.

D'une constitution robuste, Cédre n'a pas souffert des rigueurs de l'hiver: toute l'année il a travaillé, aidant à charrier des blocs de pierre, à transporter statues de saints et de martyrs vers de sombres chapelles et d'obscures nefes jusqu'à ce que de l'effort, son corps se transforme et qu'au deuxième printemps, abandonnant son visage d'enfant pour celui, fermé et taciturne, de l'homme, échangeant sa petite taille pour une carrure de géant, il impose aux autres une crainte instinctive et muette. Tous faisaient silence dans l'atelier quand, le burin à la main, couverts d'une poussière que la sueur rendait grasse, ils le voyaient du coin de l'œil caresser lentement les blocs de pierre, un curieux sourire aux lèvres. Une fois son travail achevé, Cédre promenait ses larges mains sur les surfaces informes et arrondies, murmurant des paroles inarticulées, des sons pâteux et rauques. Alors, gênés, les ouvriers se taisaient, détournaient le regard et frappaient de plus belle sur la roche, pressentant confusément qu'une pierre d'où naissaient des figures de vierges et de saintes n'aurait pas dû subir ces étranges caresses.

"L'est idiot" déclara le plus vieux, haussant les épaules avec fatalité, au plus jeune, dernier arrivé, qui ouvrait des yeux ronds devant le spectacle insolite.

Plus tard dans l'année, le patron maria enfin "l'Adèle", sa fille aînée, dont les épousailles avaient tellement tardé qu'on avait bien pensé qu'elle resterait fille. Un gars du quartier voisin, sûrement attiré par la dot, l'a prenait devant le curé. Ce fut une telle fête que le patron, rarement généreux pourtant, donna un jour de congé à tous ses ouvriers. C'est de ce jour là, certainement, qu'est né dans l'esprit dérangé de Cédre l'étrange idée qu'il n'a jamais abandonnée ensuite.

Au matin des noces, Cédre s'éveilla avec le jour. Il sera seul à l'atelier toute la journée, personne ne viendra travailler aujourd'hui car ils sont tous à la fête. Lui n'a pas été invité. Il s'étire lentement, il a froid, son chandail mal tricoté laisse passer l'air encore frais. La ville est triste à cette époque de l'année et à travers les vitres sales c'est une lumière crasseuse qui entre dans le hangar. Depuis longtemps, à regarder les autres travailler la pierre, l'envie lui est venue d'en faire autant. Mais l'art de la taille, personne ne le lui a enseigné; ici on ne perd pas son temps, on gagne sa croûte et on s'en va au plus vite. Pourtant ils ont tous remarqué comme Cédre est attaché à la pierre: comme eux par le ventre d'abord puisque c'est elle qui le nourrit, mais par d'autres liens aussi, plus sombres et plus mystérieux. Aujourd'hui, il prend les outils et, sur des débris jetés dans un coin, il s'entraîne. Les autres, bientôt ivres de vin, la face rouge et le souffle court, attablés aux noces d'Adèle, raconteront leurs histoires salaces, celles qui les font rire grassement quand ils travaillent à l'atelier. Cédre sculpte la pierre avec ardeur. Qui il est, d'où il vient, personne n'en sait rien. Il ne parle pas. C'est un enfant de la ville. Il n'appartient à personne. On l'a ramassé dans le ruisseau, son histoire ne doit pas être belle.

Cèdre sculpte, répétant les gestes qu'il a vu faire hier, avant-hier, tous les jours depuis qu'il est là, à l'atelier. Des gestes ancestraux qui n'ont jamais changé mais se sont seulement affinés, puis ont été oubliés, et remis au goût du jour on ne sait par quels caprices. Les éclats volent au sol sous les coups secs qu'il assène à la pierre. Elle lui apparaît alors dans sa blancheur et dans la tendresse de son cœur. Des lignes étranges et harmonieuses prennent forme, se dessinent bientôt dans l'espace et s'arrondissent en courbes et volutes mystérieuses.

Toutes les nuits, à la lueur d'un bougie volée, où si le ciel le permet à la lumière blême de la lune, toutes les nuits, quand les autres dorment au loin, ronflant, auprès de l'épouse revêche, Cèdre sculpte encore le corps d'une femme aux courbes folles, aux formes trop rondes. Bientôt, des rebuts de la taille émergent mille créatures difformes. C'est une armée entière de divinités grasse à la chair éclatante, triomphante, façonnées par l'imagination délirante d'un homme taciturne qui les dissimule ensuite sous un morceau de tôle ondulée, allongées côte à côte, au fond de la cour de l'atelier.

Le jour qui suivit la noce d'Adèle, les ouvriers de retour à l'atelier ont cherché les débris du dernier jour travaillé, tous ces petits morceaux de pierre qu'ils doivent reprendre pour ne rien perdre. Mal réveillés, la gorge encore plus sèche d'avoir la veille trop chanté, ils cherchèrent peu et haussèrent les épaules: "C'est du travail en moins" dirent-ils, soulagés. Le patron se tourmentait bien encore, "c'est du perdu" marmonnait-il.

A l'été succéda bientôt la saison des pluies et sous la tôle oubliée contre le mur du fond, là où personne n'allait jamais, continua de grossir la troupe de petites créatures difformes. Couchées les unes contre les autres, puis les unes sur les autres, entassées maintenant dans une nuit éternelle, leur long sommeil blanchissait encore leur peau. Cèdre ne les regardait dormir que sous les rayons pâles de la lune, qui les lui faisaient apparaître si lumineuses et si fragiles qu'elles semblaient animées d'une léger souffle de vie. Mais quand vint octobre, les averses répétées achevèrent de gonfler les petits corps, qui gorgés d'eau, repoussèrent le morceau de tôle devenu bien trop étroit pour les couvrir tout entières.

L'œil attentif aurait pu voir alors une hanche ronde ou l'esquisse d'un bras potelé sortir de sa nuit, étalant dans la lumière grise de la cour ses plis et ses ombres, invitant le curieux à soulever le fragile couvercle qui étouffait ces mille et une déesses nourricières aux formes trop rondes.

Encore aurait-il fallu être attentif. Encore aurait-il fallu que l'ouvrier pressé par la pluie incessante s'arrêtât un instant, décidât de changer son chemin habituel et fîsse un détour, une sorte de promenade vers ce lieu qui n'avait pas d'usage, sauf les jours de presse quand le patron recevait trop de commandes et que les ouvriers débordés ne suivaient plus le rythme du travail. Alors les blocs de pierre s'entassaient, débordaient dans la cour, joignant quelques fois le mur du fond.

Cèdre, d'une nature méfiante, devança la catastrophe. Une nuit de pleine lune, il souleva les pavés de la cour avec on ne sait quel outil et creusa une fosse très large. Après avoir soigneusement éparpillé la terre ainsi mise à jour aux quatre coin de la cour, il jeta dans le trou que dissimulerait la plaque de tôle chacune des mille créatures qu'il avait réalisées. Au matin, avant que les ouvriers arrivent, Cèdre jetait dans la tranchée la dernière née qui basculait vers ses sœurs jumelles la tête la première. Il semblait que son imagination et ses talents de sculpteur, pour un art qu'il n'avait appris que sous le coup de la nécessité, ne devait plus jamais se développer ni s'épanouir.

Combien d'années a-t-il fallu encore attendre pour qu'un matin le patron, devenu un vieil homme aux cheveux blancs de poussière, soulève la tôle ondulée et découvre les créatures enfouies dans la terre? Le splendide gynécée livra à

la lumière crue de midi ses secrets: une orgie formidable de chair de pierre et de terre mêlées, une odeur chaude de moisissure et des relents d'eau croupie. La colère de Cèdre, devenu un grand gaillard à l'âge incertain, lorsqu'il vit les mains du maître élever l'une après l'autre devant son visage étonné quelques unes des figurines dévoilées, mi-respectueux à l'égard de ce qui avait peut-être traversé des siècles inconnus, mi-grivois quant à leurs formes de déesses nourricières, cette colère on s'en souvient toujours à T. Ce fut le cri d'un dément, il balaya en un instant la place de ses badauds qui emportèrent dans leur esprit ce nom confusément entendu : "Mahaut ! Mahaut !" un son inarticulé qu'on ne comprit pas d'abord puis qu'on attribua à cette étrange créature mille fois répétées. Les forces de l'ordre emmenèrent le forcené vers la Maison d'Arrêt.

On ne lui connaissait aucune amitié, nulle aventure avec la femme, seulement cette armée de petits personnages féminins aux corps de déesse nourricière, sans visage, et dont les membres atrophiés ne mettaient en valeur que les courbes premières de la féminité, qu'un jour on avait découvert et qui répondait au nom inarticulé de "Mahaut".

Nouvelles Littératures n°16
Novembre 2009

Gédéon L'Eléphant

Hervé

Le Stagiaire

Yves L.

Brouillard

Vincent Martorell

L'Amante Découverte

Alfred Robert

Forum

Le Petit Prince

Mahaut

Laurence Olsson Moinot

Pour recevoir ce recueil en version papier :

www.nouvelles.com/sabonner.php